



N'essuie jamais
de larmes sans gants

Jonas Gardell



Gaia

Jonas Gardell

N'essuie jamais de larmes sans gants

traduit du suédois par
Jean-Baptiste Coursaud et Lena Grumbach

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Torka aldrig tårar utan handskar

Illustration de couverture :
© Oliver Charles / Getty Images

© Norstedts, Stockholm, 2012-2013

© Gaïa Éditions, 2016, pour la traduction française
ISBN 13 : 978-2-84720-716-3

Ouvrage traduit avec l'aide du Swedish Arts Council, Stockholm.

Ouvrage traduit et publié avec l'aide du programme
Europe Creative de l'Union européenne



Cette journée d'août s'en est allée sans un nuage dans le ciel, mais à travers les fenêtres condamnées du service d'isolement l'été ne pénètre pas.

L'homme dans le lit est terriblement amaigri et marqué par un sarcome de Kaposi au stade avancé. Il n'a plus que quelques jours à vivre.

Habituellement, ce syndrome ne touche que les hommes âgés issus du pourtour méditerranéen et progresse avec une telle lenteur que les malades finissent par mourir d'autres complications. Or, depuis un certain temps, une multitude de cas ont été rapportés, surtout aux États-Unis, où cette forme de cancer s'est montrée beaucoup plus agressive.

Les bras, la tête et le cou de l'homme dans le lit sont couverts de ces grandes taches violacées caractéristiques de la maladie.

Il a d'abominables escarres aux fesses et au sacrum. On a entouré les plaies de mousse pour protéger la peau afin qu'elle ne frotte pas directement au drap et au matelas, mais ce n'est pas d'un grand secours.

Son corps est si mince, presque transparent. Décharné par les diarrhées persistantes. L'homme s'est vidé, expulsant jusqu'à ses organes.

Il est seul. Il n'a jamais de visites.

Depuis quelque temps il a presque cessé de parler. Il reste alité, apathique, mutique. Il lutte.

Parfois il pleure. De douleur ou de chagrin, personne ne le sait.

Deux femmes accomplissent leurs tâches en silence dans la chambre dépouillée dont les fenêtres ne sont jamais ouvertes, dont la seule sortie est constituée d'un sas ouvrant directement sur la cour. Elles s'affairent autour du corps dans le lit comme des prêtresses officient autour d'un autel.

Le jeune homme dans le lit a le regard rivé au plafond. Il transpire, il pleure, mais il ne parle pas.

À son chevet se trouvent une infirmière d'un certain âge et une aide-soignante plus jeune. La plus vieille travaille à l'hôpital des maladies infectieuses de Roslagstull depuis de nombreuses années. La plus jeune vient d'y être affectée. Toutes les deux portent des gants en latex, un masque de protection, une charlotte et une blouse jaune. Ensemble, elles ont soigné et posé un pansement sur l'une des escarres de l'homme.

Cela fait, l'aide-soignante a enlevé par inadvertance ses gants souillés, peut-être pour remettre en place un drap.

Elle se penche soudain sur le jeune homme dans le lit et, du dos de la main, essuie rapidement ses larmes. Elle le fait sans réfléchir, dans un geste spontané d'empathie et d'attendrissement.

L'infirmière écarquille un instant les yeux, de réprobation.

Le malade ferme les siens. Il pleure encore.

Leurs soins terminés, les deux femmes quittent la chambre sans un mot.

– Va te désinfecter les mains tout de suite !

Elles viennent juste de franchir le sas – chaque chambre est isolée par deux portes qui ne doivent jamais être ouvertes en même temps – et se tiennent dans la cour, devant le pavillon abritant les chambres où les patients sont contraints à l'isolement.

L'infirmière expérimentée, c'est plus fort qu'elle, ne peut pas s'en empêcher : elle corrige vertement la jeune aide-soignante. Celle-ci ne semble pas comprendre. L'autre précise sa pensée sur un ton irrité.

– Ben, si tu comptes essuyer des larmes comme ça tout le temps, tu as plutôt intérêt à mettre des gants !

– Mais il a tellement de chagrin ! s'exclame la petite nouvelle, désemparée. Sa collègue renifle de mépris.

– Tu connais parfaitement les règles. Chaque fois qu'on est obligé d'entrer dans la chambre d'un malade, même si ce n'est que pour arranger une alèse ou demander s'il a soif, on doit observer rigoureusement la procédure : se laver les mains, enfiler des gants en latex, mettre un masque de protection, une charlotte et la blouse jaune en plastique. Ça ne souffre aucune exception. Les gestes médicaux doivent à tout moment prévaloir sur l'aspect humain. C'est compris ?

– Mais... tente de protester la plus jeune, aussitôt interrompue.

– Enfin bon, maintenant tu le sais. N'essuie jamais de larmes sans gants !

La plus vieille secoue la tête. Puis elle s'en va.

Ce récit parle d'une époque et d'un lieu.

Ce qui est raconté dans cette histoire s'est réellement passé.

Ça s'est passé ici, dans cette ville, dans ces quartiers, chez les gens qui ont leur vie ici. Dans les parcs de cette ville, à ses terrasses de café, dans ses bars, ses saunas, ses cinémas porno, ses hôpitaux, ses églises, ses cimetières. C'est dans les rues et dans les immeubles de cette ville, chez ces gens, que ça s'est passé.

Ce qui est raconté dans cette histoire s'est passé simultanément dans beaucoup d'autres lieux, à la même époque, mais c'est à d'autres d'en faire le récit.

Ce qui est raconté dans cette histoire continue de se passer aujourd'hui, ça se passe tout le temps, mais ça non plus n'appartient pas à ce récit, même s'il se perpétue jusqu'à nos jours.

Raconter est une sorte de devoir.

Une manière d'honorer, de pleurer, de se souvenir.

Une manière de mener la lutte de la mémoire contre l'oubli.

La petite maison n'a en soi rien de remarquable, mais elle se dresse tout en haut d'un rocher à pic qui plonge dans l'eau. Perchée comme un nid, elle contemple la mer. Cette maison dont leur mère a hérité ressemble en réalité davantage au repaire d'un oiseau qu'à une maison de campagne. Le choix a été fait lors de sa construction de ne pas la disposer parallèlement à l'eau mais en angle par rapport à la baie de sorte que, depuis la véranda, on bénéficie d'une vue imprenable sur la mer et le soleil du soir tout en demeurant à l'abri du vent, pour peu qu'il ne souffle pas directement du nord.

– Notre tour de garde rien qu'à nous ! dit souvent leur père pour plaisanter – et tous de prendre alors une mine réjouie car c'est tellement vrai.

Cette bâtisse est leur tour de garde.

En ville ils occupent un logement sombre et exigü, alors que cet endroit est inondé d'une lumière quasi irréaliste et offre un panorama aussi lointain que porte le regard. Ce n'est pas sans rappeler la différence entre le monde des ténèbres condamné à l'anéantissement dans lequel vit l'humanité, et le monde nouveau qu'ils attendent eux, avec son flot de lumière qui résulte de la présence de Jéhovah.

Plus tard, lorsque de loin en loin Benjamin se souviendra de son enfance, c'est d'abord l'image de la maison d'été qui surgira dans son esprit : la mer, la lumière – cette lumière qui décidément frôle l'irréel –, la véranda, les marches étroites et bancales qui descendaient vers le ponton et la plage. Une image d'éternité.

C'est un soir entre la fin du printemps et le début de l'été. Les mouettes crient. Le soleil brille sur la baie en contrebas ; ses rayons, mêlés aux lueurs du ciel et de la mer, se reflètent dans toutes les fenêtres de la véranda. L'hiver est enfin vaincu.

Il n'y a plus d'hiver. À l'instar de la mer, quand Jéhovah a instauré son Royaume. « *Et j'ai vu un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car l'ancien ciel et l'ancienne terre avaient disparu, et la mer n'est plus.* »

Dans la journée ils sont allés à la pêche au hareng. La mère est aux fourneaux où elle fait frire les filets panés. Benjamin s'ébat avec sa petite sœur, Margareta. Pendant tout l'hiver la maison d'été leur a manqué – et maintenant, ça y est : ils y sont enfin.

Elle a lentement repris vie. Quand ils ont déverrouillé la porte dans la matinée du samedi pour y pénétrer, le temps semblait être resté suspendu durant l'hiver, comme une horloge qui se serait arrêtée. Il faisait froid et un peu humide à l'intérieur. Par terre, Benjamin a découvert trois petits soldats en plastique vert et une petite voiture. La poupée de Margareta, celle qui ferme les yeux toute seule, traînait dans un coin. Ils étaient sûrement en plein jeu, lui et sa sœur, au moment de quitter la maison l'automne dernier. Sur la table, resté ouvert, un exemplaire du quotidien *Dagens Nyheter*. Daté du 7 octobre 1969. De l'année dernière, donc. Benjamin a épelé laborieusement les gros titres. Car l'année dernière il ne savait pas encore lire. Il a appris au cours de l'hiver.

Ils ont profité de ce week-end pour ouvrir la maison le temps de la saison estivale, pour aérer, pour faire le ménage et les lits. Benjamin et Margareta ont surtout joué en courant dans tous les sens. « Mes deux petits cabris ! » dit souvent leur père en riant.

Pendant que la mère prépare le repas, le père nettoie les vitres de la véranda. Ça ne le dérange pas d'avoir Benjamin et Margareta dans les pattes. Et quand elle grimpe sur la balustrade de la véranda, il n'interrompt pas son travail, il ne la regarde même pas : il se contente de lui adresser un avertissement, une petite phrase lancée au passage.

– Margareta, ne grimpe pas sur la rambarde. Tu pourrais tomber.

– Sauf que je ne tomberai pas.

– Tu n'en sais rien.

Le père continue à laver ses vitres, très concentré. C'est un travail qu'il adore. Nettoyer. Enlever les taches. Remettre les choses en place. Comme la vague qui escamote les châteaux de sable des enfants et efface leurs empreintes sur la plage pour laisser dans son sillage une surface lisse et unie. Comme une espèce de correction.

Benjamin cesse de jouer. Il se penche par-dessus la balustrade, regarde en bas de la falaise qui tombe à pic dans la mer. C'est vertigineux.

La mère apporte assiettes, verres, couteaux et fourchettes. Elle commence à mettre la table.

– Est-ce qu'on meurt si on tombe d'ici ? demande Benjamin.

Ils se trouvent très haut. Tomber est un péché. Celui qui tombe a lancé un défi à Dieu.

– Fais voir !

Sa petite sœur se penche à son tour, là où elle vient de grimper. Comme son grand frère elle veut regarder la falaise. Benjamin se penche un peu plus encore dans le vide. Margareta rit et l'imité.

Le soleil brille. Les mouettes crient.

La mère pose un couteau et une fourchette à côté de chaque assiette. Meticuleusement. Méthodiquement. Tout en fredonnant.

Benjamin sent ses muscles se tendre, son corps se préparer à sauter. Il se balance sur la rambarde. Manquant de perdre l'équilibre, il est parcouru de frissons. L'abîme est béant.

Margareta rit encore plus fort et grimpe encore plus haut, elle se pousse pour ainsi dire par-dessus – et là quelque chose semble soudain déraiper : elle rate sa prise, elle glisse de plus en plus, plus en avant, plus vers le bas ; elle tombe d'abord lentement, puis d'un seul coup très rapidement.

Au même moment le père abandonne son nettoyage des fenêtres et se précipite sur sa fille. Il la rattrape, elle n'a même pas le temps d'avoir peur. Il la descend de la balustrade en la tenant dans ses bras, avant que l'accident n'ait eu lieu. Il en profite également pour éloigner son fils en le serrant contre lui. Et, avec la même voix calme mais ferme qu'auparavant, il répond à sa question par ces mots :

– Je pense, Benjamin, que nous allons nous abstenir de le vérifier.

Aucune autre réponse. La discussion est close.

– Toujours est-il que le repas est prêt, dit la mère, qui de ce pas va chercher le plat dans la cuisine.

La famille se met à table sur la véranda. Le père récite la prière. Et les voici ensuite attablés devant leur hareng de la Baltique accompagné de purée mousseline. Les enfants mangent le poisson avec les doigts. La mère, pour qui les repas sont censés représenter un moment privilégié d'échange et de dialogue, dit :

– En tout cas, il fait un temps magnifique.

Ce n'est pas une question, elle n'obtient donc aucune réponse. C'est plutôt l'exemple de phrase typique qu'on prononce quand on partage un repas. Une petite phrase sympathique.

– On pourra aller se baigner après ? demande Benjamin entre deux bouchées.

– Benjamin doit utiliser sa fourchette lorsqu'il mange, répond le père sans lever les yeux de son assiette.

Benjamin répète sa question :

– On pourra aller se baigner après ?

– Ah, sûr : des soirées comme celle-ci, c'est fantastique, quand on pense que nous sommes encore au mois de mai, dit le père.

– On pourra aller se baigner après ?

– L'été paraît, oui, tellement long, dit la mère.

Le père lui coupe la parole.

– Benjamin, tu as sept ans. Ne mange pas avec tes doigts. Et utilise ta fourchette.

Un autre hôpital. Une autre chambre de malade.

Stockholm. Hôpital Söder. Service 53. Chambre 5.

Blanche.

Des murs dépouillés. Hormis un tableau, un seul. Une lithographie. Des rectangles qui se chevauchent. Qui a bien pu avoir l'idée de l'accrocher ici ? S'agit-il d'un élément de décoration censé égayer la pièce ?

Près du lit d'hôpital : une table avec des cotons-tiges, du sérum physiologique, des médicaments, un verre de jus d'orange avec une paille, des tulipes rouges dans un vase, des journaux de la veille, datés du 10 mars 1989 et tous barrés de gros titres au sujet de l'affaire Ebbe Carlsson, scandale politico-judiciaire plein de rebondissements et évidemment lié à l'assassinat toujours non élucidé d'Olof Palme.

À la tête du lit d'hôpital : un goutte-à-goutte qui diffuse de la morphine, des antibiotiques et une alimentation parentérale dans les veines du jeune homme alité, des tuyaux plantés dans les bras, dans le nez.

À côté du lit d'hôpital : un autre jeune homme, assis sur une chaise. Il veille. Plus tôt dans la journée quelques amis sont venus lui tenir compagnie. Mais en ce moment il est seul avec le malade. Il lui lit des poèmes à haute voix.

– Je vais continuer avec un poème de Karin Boye, dit-il. « *Autrefois notre été s'étirait en éternité. Nous flânions sans fin sous le soleil autrefois.* »

L'espace d'un instant il regarde par la fenêtre. L'hiver vient de faire une embardée dans le printemps. Il voudrait ouvrir la fenêtre, mais la fenêtre est impossible à ouvrir.

Puisque tout dans cette chambre d'isolement est scellé. Condamné.

Il ferme les paupières. Il convoque dans son esprit une soirée de mai. C'est tout au début de quelque chose. Un parfum de merisier pénètre par la fenêtre ouverte. Et il est imminent, cet été qu'ils ont tant attendu, cet été qu'ils s'étaient fixé comme objectif.

« Au moins jusqu'à l'été », s'étaient-ils dit. Et de toper là, même.

Il lui arrive de sentir le désespoir l'envahir quand il y repense.

Il rouvre les yeux. Il est de retour. La fenêtre est fermée. Entre ces quatre murs, une odeur de désinfectant et des effluves indéfinissables, douceâtres, écoeurants, qu'il associera pour toujours à cette chambre.

On n'est pas en été. C'est l'hiver en plein printemps.

– Je n’ai plus faim. Je peux sortir de table ? demande Margareta.

– Tu es sûre que tu as assez mangé ? réplique la mère.

Le fils se lève, impatient.

– Moi je suis sûr que j’ai assez mangé. On peut aller se baigner maintenant ?

Benjamin se tourne et voit son reflet dans la fenêtre tout juste lavée.

– Il ne fait pas trop froid pour se baigner ? objecte le père.

– Il ne fait pas froid du tout, dit Margareta.

– Tu n’en sais rien, dit la mère. Je te sers un café, Ingmar ?

– Oh oui, ça me ferait bien plaisir, ma colombe. Quant à vous, il faudra attendre une demi-heure avant de vous baigner, autrement vous risquez de vous noyer.

Benjamin se regarde dans la fenêtre propre. Il se plonge dans son reflet. Ça lui arrive de temps en temps. Il remue le bras, lentement, et voit son double l’imiter. Il étudie ses yeux, son visage, incline un peu la tête, d’abord d’un côté, puis de l’autre.

Soudain il applique ses deux paumes sur la vitre. Ses mains y laissent une empreinte visible.

– Pourquoi tu as fait ça ? s’exclame le père, irrité. Moi qui viens de faire les carreaux...

Benjamin revient à la réalité. Émerveillé, il voit les empreintes de ses mains. Il pense : Je suis ici.

C’est une pensée grande et puissante. Il vient de découvrir qu’il existe.

Toute sa vie durant il se souviendra de cet instant très précis. La soirée d’été, la véranda, la mer. Les marques laissées par ses mains sur la vitre. L’instant où il a eu un aperçu de lui-même. Il a vu quelque chose dans le miroir de la fenêtre. Quelque chose qui lui a rendu son regard, qui a approuvé d’un hochement de tête. Ce sera l’un de ses premiers souvenirs indélébiles.

– Maintenant tu vas chercher le chiffon et le produit à vitres. Et tu m’effaces cette trace, s’il te plaît.

Le père continue de manger. Il fait toujours ça. Il n’élève pas la voix. Il ne se met pas en colère. Il tranche une question. Dès lors, c’est comme ça et pas autrement. Puis les autres s’y plient. Ils *veulent* obéir.

Benjamin aime son père. Et il aime l’autorité du chef de famille. Le fait qu’il décide ce qui doit être.

– Ce n’est pas grave, dit-il gaiement. Moi je trouve ça rigolo de nettoyer les carreaux.

Le jeune homme dans le lit vient d'ouvrir les yeux. Son regard fouille inlassablement le plafond.

Il transpire. Il respire. Entêté, terrorisé.

Respirer est un effort. Il est étendu les paumes tournées vers le haut, comme en prière. Il gémit. Il est très fatigué, il a très peur.

Les larmes coulent sur ses joues. Il pleure, il n'en finit pas de pleurer.

Le jeune homme assis à son chevet essaie de ne pas voir que l'homme dans le lit pleure. Il essaie au contraire de se concentrer sur le poème qu'il lui lit.

Ne pas élever la voix. Ne pas se laisser submerger par l'inquiétude de l'autre.

Garder son calme. Son autorité. Grâce à son autorité il va rasséréner le malade.

Amour et contrôle. Les deux sont indissociables.

En fait il voudrait crier et agripper l'homme qu'il aime, le secouer pour le ramener à la vie, le frapper, le caresser, le consoler : « Ne pleure pas, mon amour. Il ne faut pas que tu pleures ! »

Or il ne crie pas. Il ne crie ni ne frappe ni ne caresse ni ne console. Il lit, c'est tout. Il lit le poème de Karin Boye, en tentant de s'approprier les mots :

– « *Sans appréhender l'approche du soir nous chavirions* »...

L'émotion lui serre la gorge, malgré lui. Il est obligé de prendre une profonde inspiration pour étouffer les pleurs qui menacent de jaillir. Il se force à poursuivre la lecture, posé et imperturbable, exactement comme il a été éduqué à le faire, exactement comme l'aurait fait son père.

– « *Sans appréhender l'approche du soir nous chavirions dans les senteurs verdoyantes de profondeurs sans fond.* »

Le malade jette la tête d'un côté sur l'autre, fébrile, anxieux. Son regard erre, hagard. Il étouffe. D'où l'anxiété et la terreur. Il est en train d'étouffer.

Le jeune homme dans le lit va mourir et il le sait.

Il a très peur de mourir.

Margareta et Benjamin jouent tout nus sur le rivage et sous le soleil du soir. Il ne fait guère plus de quinze ou seize degrés, mais ils ont tellement attendu ce printemps, cet été, qu'ils ne peuvent plus attendre.

Leurs parents les regardent. Le père nettoie la plage des cailloux rejetés par les vagues, qu'il lance ensuite dans la mer. Même à cette heure tardive,

le soleil brille tellement fort que le sable semble en feu. L'eau scintille, les bouleaux et les trembles près du ponton sont flamboyants.

– Bon, moi je vais faire trempette, décide d'un seul coup le fils qui avance de quelques pas dans l'eau.

– Mais Benjamin, la mer est glacée ! proteste sa mère, debout à côté du père sur la plage.

Il ne l'écoute pas, continue de barboter. Et la mer est réellement glacée. Tant pis, il y va quand même.

– Pas plus loin que le nombril, alors ! lance le père.

Benjamin s'arrête, croise les bras, prend une grande bouffée d'air. Puis, dans un mouvement lent mais déterminé, il s'enfonce dans l'eau encore si froide.

Le jeune homme étendu dans le lit transpire et pleure parce qu'il va mourir. L'autre jeune homme assis à son chevet essaie de maîtriser ses émotions en lisant un poème de Karin Boye.

– « *Où s'est-elle évaporée notre éternité ? Où avons-nous égaré son secret sacré ? Nos jours étaient trop courts.* »

Le jeune homme qui lit poursuit sa lecture.

C'est comme une conjuration. Comme une prière, maintenant qu'il n'est plus autorisé à prier, maintenant qu'il a perdu le droit de prier.

Il pense : Nous qui n'avons plus la foi, nous aussi nous prions. Simple-ment, personne n'écoute notre prière.

– « *Sous le joug nous ployons, dans la peine nous forgeons une œuvre impérissable – dont l'essence* »... lit le jeune homme sur la chaise.

Il lève les yeux sur le malade dans le lit qui s'est momentanément calmé et a refermé les yeux. Deux infirmières venues retourner l'homme alité et soigner ses escarres quittent en silence la chambre une fois leurs soins terminés.

– ... « *s'appelle le temps.* »

Le jeune homme sur la chaise pose délicatement le recueil de poèmes de Karin Boye, une anthologie qu'il a achetée pendant les soldes de février. Il observe la respiration du malade dans le lit. Toujours brève et rapide, comme celle d'un oiseau effarouché. La tête remue toujours sur l'oreiller, d'un côté puis de l'autre, mais à présent avec des mouvements minuscules.

Le jeune homme sur la chaise se lève pour éponger le visage du malade. Celui-ci pousse un gémissement, comme s'il venait d'être dérangé dans sa concentration. Le jeune homme lui caresse la poitrine.

Il sent les côtes. Il laisse sa main reposer.

Il sent le cœur qui bat encore.

Benjamin a fini de faire trempette, il sort rapidement de l'eau.

– Vous avez vu mon plongeon ? crie-t-il, tout fier, tout content, avant d'y retourner en courant.

– Parfait ! répond le père sans même l'avoir regardé car il surveille Margareta du coin de l'œil, assise sur le sable mouillé. On rentre maintenant, avant que vous ne soyez morts de froid.

Britta glisse sa main dans celle d'Ingmar, pour le forcer à lâcher la bride un instant. En fait, elle l'aime pour son autorité de chef de famille, son sens des responsabilités, sa maîtrise des choses ; mais il n'est pas non plus interdit de se détendre et de se laisser aller, ne serait-ce qu'un tout petit peu. Elle regarde la mer lisse comme un miroir et les enfants qui se baignent. Elle pousse un soupir de bonheur.

– Autrefois notre été s'étirait en éternité... dit-elle en serrant doucement la main de son époux.

Il n'a pas dû reconnaître le vers de Karin Boye ni remarquer qu'elle lui tenait la main, forcément, car il se détourne d'elle pour ramasser le grand drap de bain. Comme d'habitude, elle est parcourue d'un frisson de déception quand il porte son attention ailleurs. Il le fait avec désinvolture. Ça ne lui coûte absolument rien de la repousser.

– Allez, venez maintenant, les enfants, j'ai dit ! crie-t-il. Venez que nous vous essuyions !

Il tient le drap de bain comme un défi lancé à Benjamin, toujours avec de l'eau à quinze degrés jusqu'à la taille, et à Margareta, assise les fesses dans le sable froid et mouillé. Les enfants obéissent tous les deux, ils se précipitent dans ses bras.

Tel un ange gardien il les enveloppe de sa chaleur.

Benjamin dort dans la couchette du haut, Margareta dans celle du bas. Tout est dans l'ordre des choses.

Le garçon porte un pyjama délavé trop petit pour lui, imprimé de petits éléphants qui se tiennent sur des sortes de ballons de plage. Le pyjama est resté dans la maison d'été pendant l'hiver. Il le renifle. Son pyjama d'été. Il s'est poussé pour faire de la place sur l'oreiller à ses deux peluches préférées, un nounours en piètre état et un petit chat en tissu. Il aime leur offrir les endroits les plus confortables du lit, et tant pis s'il est obligé de se recroqueviller sur le matelas au bas de l'oreiller.

Comme toujours, Margareta a emporté un tas de *Picsou Magazine* dans le lit. La mère est assise sur une simple chaise en bois à côté de la couchette

inférieure, elle récite la prière du soir. Le store enrouleur bouge un peu dans la légère brise, l'air un peu plus frais s'insinue dans la chambre comme un petit ruisseau. Tout est exact et calculé par Dieu. Tout est comme ça doit être.

La mère prie à voix haute pour eux :

– Jéhovah Dieu, commence-t-elle – et Benjamin et Margareta ferment les yeux pour se laisser pénétrer par la voix de leur mère et son invocation : Jéhovah Dieu. Jéhovah Dieu.

Jéhovah Dieu qui s'est révélé à Moïse dans un buisson ardent. Qui a guidé son peuple à travers le désert. Qui a divisé les eaux de la mer Rouge pour que ses élus puissent marcher les pieds au sec au fond de la mer. Qui a laissé la manne tomber du ciel pour les nourrir.

– Jéhovah Dieu, prie-t-elle, nous Te remercions d'avoir pu vivre ce jour et d'être Tes témoins. Nous Te prions de veiller sur Margareta et Benjamin, sur papa et moi cette nuit, pour que nous ayons un bon sommeil et que nous puissions nous réveiller demain et continuer à honorer et sanctifier Ton nom dans tous nos actes...

Benjamin se met en chien de fusil sur le matelas. Il lève brièvement la tête pour s'assurer que le nounours et le chat sont bien à leur place attitrée sur l'oreiller. Il entend la voix de sa mère. Une moustiquaire fixée dans l'encadrement de la fenêtre laisse entrer la fraîcheur de la soirée. Il repose dans cette sécurité qui est Jéhovah. Il ferme de nouveau les yeux et, si sa maman avait pris la peine de regarder, elle aurait vu qu'il souriait.

Ingmar débarrasse la table du dîner. Il a un torchon jeté sur l'épaule. Il adore débarrasser et faire la vaisselle, corriger et remettre en place. Même quand son épouse a décidé de ranger la cuisine, il est capable de repasser derrière elle avec un chiffon afin de soigner la finition, pour que tout soit parfait. Ce n'est pas un désaveu du travail de sa femme, simplement il y prend tant de plaisir ; et cette pensée peut-être immorale lui traverse l'esprit : c'est exactement cette sensation que Jéhovah a dû éprouver au sixième jour de la Création en regardant tout ce qu'Il avait fait et en voyant que c'était très bon.

Car Ingmar a la même impression : il se sent satisfait, maître de tout, et il se sent pur. À présent la nuit peut venir. Et le jour suivant. Si Dieu le veut. Ils sont prêts.

Dans le soleil du soir il aperçoit soudain l'empreinte des mains de son fils sur la vitre.

Elle n'a pas été essuyée. Benjamin était gentiment allé chercher le chiffon, il s'en souvient, mais autre chose a dû se passer entre-temps, comme si souvent avec les enfants. Les petits étant déjà couchés, il ne peut pas obliger

Benjamin à se lever pour ça. N'empêche, il ne peut pas non plus laisser ces taches sur le carreau. Il enlève le torchon de son épaule et s'approche de la fenêtre. Les marques sont très visibles à la lumière du soir. C'est le gras du hareng que Benjamin a mangé avec ses doigts.

Le père se fige pour considérer les traces de son fils.

Cinq doigts à chaque main. Une sorte de perfection. Il est aussitôt submergé de gratitude. Plein de reconnaissance envers Jéhovah de l'avoir jugé digne d'être père, de lui avoir confié, chose inouïe, ces deux vies à administrer. Il se sent brusquement désemparé face à tant d'amour. Et il demeure ainsi, inerte, perdu dans la contemplation des empreintes de son fils. Il veut remercier Jéhovah, le louer pour ce moment qu'il est en train de vivre. Il veut prier pour que ses deux enfants deviennent de fidèles serviteurs de Jéhovah, qu'avec leur vie ils sanctifient continûment le nom sacré de Dieu.

Il regarde longuement les traces de mains. Et il reste là, comme s'il voulait retenir l'instant.

Les mains de son fils, si petites. Les doigts écartés. Elles ressemblent aux gravures rupestres dans les grottes françaises qu'il a vues en photo.

Le soleil descend sur le miroir de l'eau.

Hésitation.

Le jeune homme dans le lit respire encore. Ou plutôt il inspire, très lentement. Toute l'attention dans la chambre est concentrée sur cette respiration courte et laborieuse. Le jeune homme sur la chaise fixe sa bouche et le creux de sa gorge qui se soulève encore, comme une eau dont les vagues sont en train de se niveler.

Hésitation. Alors qu'il n'y a aucune place pour elle. L'hésitation est plus néfaste que tout ou presque.

Là, sans la moindre hésitation, le père efface en frissonnant les traces laissées par son fils sur la vitre. Comme une chose qui doit être faite.

La vitre est à nouveau propre. Seuls le soleil couchant et le ciel s'y reflètent encore.

Le jeune homme dans le lit serre tout à coup ses poings. Fermement, très fermement il les serre. Puis il se détend.

Le jeune homme assis lève les yeux, comme si l'espace d'un instant il avait relâché son attention.

– Rasmus ?

Il se redresse, d'un coup.

– Rasmus ?

Sa voix, il l’entend. Sa voix à elle qui fuse au loin, qui ne l’atteint pour ainsi dire pas. Il n’est pas obligé d’y prêter attention. De toute manière, si elle cherche, elle finira par le trouver. Puisqu’il ne s’est pas caché, pas du tout. Il a uniquement disparu en lui-même – encore. Comment pourrait-il l’expliquer ? Il se tourne en dedans, à l’intérieur de lui où c’est comme un univers à part entière. Un autre monde. Un monde de verre. Rasmus est un garçon de verre.

Rasmus se tient devant la fenêtre du salon, le visage tout près de la vitre. Dehors, leur jardin. Tout y est toujours si immobile : les meubles de jardin, la pelouse impeccablement tondue, les pommiers parfaitement taillés, les parterres coquettement plantés de rosiers et d’anthémis qui bordent l’allée de gravier jusqu’au portillon. Puis, derrière le portillon et la clôture : la route. Cette route qui traverse Koppom, qui fait sortir d’ici, qui emmène loin.

Koppom est un petit village. Bien sûr, il y a des routes secondaires comme la route Vieille et la route des Champignons et la route de la Lande, mais il n’y a qu’une vraie route digne de ce nom : la route de Koppom. Celle qui mène à Åmotfors si on prend à droite et à Årjäng si on prend à gauche.

Aussi longtemps qu’il vivra, Rasmus va associer gauche et droite avec Årjäng et Åmotfors. On salue avec Åmotfors, « bonjour, bonjour » ; et, comme Rasmus est gaucher, il écrit avec Årjäng.

Certains jours, il peut rester des heures devant la clôture et ne faire qu’une chose : fixer la route. Celle qui emmène loin. Celle qui fait sortir d’ici.

Rêveur, haletant, il regarde la circulation. Les voitures qui défilent, qui filent. Il imagine les conducteurs : qui ils sont, où ils vont. Dans son imaginaire, ils sont toujours heureux, et ce sont toujours des hommes.

– Rasmus ?

Elle va bientôt quitter la cuisine pour venir le trouver. Elle fait toujours ça. Elle a toujours peur qu’il lui soit arrivé quelque chose.

Il appuie son front contre le verre. Sur le rebord de la fenêtre, des pots avec des pétunias violets. Ils ont toujours été là. Les mêmes petits pots. Les mêmes pétunias violets. Comme d’ailleurs tout dans la maison. Tout dans cette maison a toujours été là.

Un jour, alors qu’il avait trois ans, Rasmus a consciencieusement pincé les fleurs, toutes sans exception. Ses parents racontent souvent cette histoire

quand ils ont de la visite. L'histoire de Rasmus qui a pincé les fleurs. Et ensuite ils éclatent de rire.

Il respire contre le verre. Écrit dans la buée avec l'index.

– Rasmus !

Elle se tient à présent sur le seuil de la porte du salon. Elle le regarde, elle se calme.

– Ah, te voilà enfin. Pourquoi tu ne réponds pas quand je t'appelle ?

Elle vient lui caresser doucement les cheveux et la nuque.

– Qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu ne vas pas jouer dehors ?

L'enfant de sept ans ne bouge pas, le visage à quelques centimètres seulement de la vitre. Fasciné, il observe le mot dans la buée. Il n'arrive pas à s'arracher à ce phénomène qui est un vrai miracle.

– J'écris mon prénom. Regarde ! C'est écrit Rasmus.

Son prénom.

– Je vois ça, oui. Tu as écrit Rasmus !

Elle change de sujet. Tente de paraître pleine d'entrain et d'insouciance.

– Écoute, je viens de voir Erik avec un copain, dehors. Tu ne veux pas aller demander si tu peux jouer avec eux ?

Comme d'habitude, il fait semblant de ne pas l'avoir entendue, bien qu'elle se tienne tout près de lui. Comme d'habitude, il est complètement plongé dans son monde.

– Regarde, maman ! s'écrie-t-il, émerveillé, et d'un signe de tête il montre la vitre où les lettres qu'il a tracées avec l'index sont en train de disparaître.

– Mon prénom ! Il s'efface !

L'infirmière accourt à la hâte. Elle enfle des gants d'un geste rapide et déterminé. Le partenaire du patient a l'oreille plaquée sur la bouche du malade, il caresse son front et crie d'une voix aiguë que son petit ami ne respire plus.

L'infirmière sort de sa poche un petit miroir qu'elle tient devant la bouche du patient.

Elle voudrait dire : « Il ne faut surtout pas céder à l'hystérie ! »

Mais elle ne le dit pas. Elle dit :

– Si, il respire. Regardez !

Une légère buée se forme sur le miroir de poche.

Les lettres de son prénom se distinguent encore dans la buée.

Sa mère lui caresse la joue, avec inquiétude et admiration à parts égales. Il est son grand, son seul miracle. Lui seul donne un sens à sa vie.

Elle le touche précautionneusement, comme si elle avait peur qu'il n'existe pas pour de vrai, mais qu'il soit juste un petit flot dans la mer qu'on rejoint une seule fois dans son existence, jamais plus ; comme s'il était de l'eau que la chaleur de ses mains transformerait en vapeur, comme s'il pouvait à tout moment se dissoudre et s'évaporer.

Lui, le miracle de sa vie.

Son amour pour lui : naturellement qu'il est une joie, un bonheur et tout. Mais cet amour a aussi été une inquiétude permanente ; un chagrin, une douleur, un deuil. Elle sait qu'elle n'a pas le droit d'éprouver ça, pourtant c'est le cas.

Ce chagrin, il est épais comme un ciel gris et bouché. Il est une pression qui pèse sur sa poitrine, et elle sait qu'elle doit apprendre à vivre avec cette pression qui n'est autre que le poids de son fils. Ou plus exactement : l'absence de son fils. Un membre fantôme.

Quand il était bébé, elle le mettait souvent debout sur sa poitrine en le tenant avec les mains, et il riait – il avait alors des yeux si heureux, si joyeux ; et elle, elle sentait le poids de son petit garçon comme une pression sur sa cage thoracique.

Cette même pression, ce même poids, elle les ressent toujours – ou plutôt : elle les ressent *surtout* quand il n'est pas auprès d'elle. Elle ressent la pression et le poids de son fils. Et si là, tout de suite, elle avait pu le voir, elle aurait pu du même coup voir s'il riait et si ses yeux étaient heureux. Mais elle ne peut pas le voir. Elle peut seulement l'évoquer comme un écho ou comme une ombre, et elle comprend alors que le véritable deuil ce serait ça : le perdre, ne plus jamais le voir, ne plus jamais le toucher ; quand tout ce qui reste serait le poids, la pression et la douleur fantôme dans sa poitrine.

Son absence.

C'est pourquoi elle est presque au bord des larmes, même quand elle l'a auprès d'elle, même quand il se tient tout près et que, époustouflée, elle caresse sa nuque, ses cheveux, car elle sait qu'il est en train de s'éloigner. Ça doit forcément se terminer ainsi : il va s'éloigner d'elle.

Dissous comme la vapeur, comme la brume du matin. Si fragile, si précieux.

Elle le touche, inondée de tendresse et d'inquiétude, elle voit Erik, le fils des voisins, jouer avec des enfants de l'autre côté de la route ; et Rasmus ne devrait pas être ici, à l'intérieur avec elle : il devrait être dehors avec les autres, il devrait courir partout et s'amuser, il ne devrait pas être ici à respirer sur le verre et écrire son prénom dans la buée avec le doigt.

– Pourquoi tu ne vas pas jouer dehors avec les autres enfants ?

Elle n’attend pas de réponse. Il semble déjà très loin. Déjà dans un autre monde.

Les années ont passé. Le paysage défile à toute vitesse. Rasmus regarde dehors. L’enfance est terminée. Son visage se reflète sur la vitre.

Le compartiment est presque vide. De temps en temps un monsieur des wagons non-fumeurs entre pour fumer une cigarette, sans un mot ou un hochement de tête pour lui. Puis il repart. Les petits cendriers métalliques sont remplis de mégots. Un panneau sur le rebord de la fenêtre indique qu’il est interdit de se pencher au-dehors et de jeter des objets susceptibles de provoquer des incendies ou d’autres dommages.

Rasmus porte le vieux duffel-coat de son père. Dans ce manteau un poil trop grand il peut en quelque sorte s’emmitoufler, il peut s’en envelopper. Dehors, des champs et des forêts, une route par-ci par-là, un village.

Le compartiment est une capsule. Il est en route maintenant. Quand il quittera la capsule, il débarquera dans sa nouvelle vie. Et ne reviendra plus jamais. Il est en route pour un chez-lui qu’il n’a jamais vu.

Un contrôleur ouvre la porte. Son uniforme lui donne une apparence autoritaire. Il a le menton large, le fond de la barbe sombre. Des yeux marron et chaleureux.

– Prochain arrêt Katrineholm, dit-il. Le suivant, Södertälje sud.

Rasmus essaie de capter son regard. Une brève seconde, ils se regardent dans les yeux. Et c’est soudain comme s’ils se déchiffraient, comme s’ils concluaient une sorte d’accord. Ou bien c’est juste Rasmus qui se fait des idées.

Le contrôleur referme la porte du compartiment et s’éloigne. Parcouru d’un frisson, Rasmus se penche en avant, se cache les yeux dans ses mains et rappuie son front contre la fenêtre.

Un jour, aux urgences d’un hôpital, un jeune médecin l’a touché avec une douceur si particulière que ça l’a chaviré. Il avait ces mêmes yeux marron et chaleureux que le contrôleur.

Un jour, un étranger a collé son genou contre le sien dans le train entre Åmotfors et Charlottenberg. Et il a gardé son genou serré comme ça, alors que rien ne l’y obligeait. Ils sont restés dans cette position pendant quasiment tout le trajet. C’était presque un pacte.

Un jour, à la piscine d’Arvika, un type a commencé à se tripoter devant lui quand ils se sont retrouvés seuls dans le sauna. Rasmus a senti la panique le gagner. Il n’avait pas de serviette pour se cacher. C’était un bel homme.

Rasmus devait avoir seize ans environ. Un peu plus tard, le type a essayé de l'attirer dans sa cabine. C'était tellement bouleversant que Rasmus en avait le souffle coupé.

Et maintenant le regard du contrôleur qui s'est attardé dans le sien. Des approches toutes petites, scintillantes. Il ne s'est pas trompé, il ne le pense pas. Il y avait quelque chose entre eux. Ils allaient bien ensemble.

Mais ça ne suffit pas, il en faut plus. Il a dix-neuf ans, il doit se libérer. Et c'est ce qu'il fait en ce moment même. C'est pour ça qu'il se trouve dans la capsule. Il va descendre du train et entamer une nouvelle vie.

Il respire sur le verre, il écrit son prénom. Le paysage défile à toute vitesse.

Le train entre dans la gare centrale, quai 17. Les freins hurlent. Les portières s'ouvrent, les passagers descendent.

Parmi eux, un jeune garçon de Koppom, cité métallurgique du canton d'Eda, dans le nord-ouest du Värmland. Il écarquille les yeux et s'arrête. La première chose qui le frappe, c'est l'odeur : un mélange de bitume, de soufre et d'urine.

Des yeux, il cherche la sortie. Tous les passagers se précipitent avec leur bagage au bas d'un escalier pour s'engouffrer dans un couloir qui passe sous les rails, entièrement revêtu d'un carrelage jaune sale. Il entreprend de les suivre à pas lents. Dans ce couloir jaunasse, il se fait presque renverser par la foule qui court vers les différentes voies.

Il est arrivé. Il est tiré d'affaire. Il s'en est sorti.

Il traverse l'immense hall de la gare centrale avec ses valises. Il est chaussé de ses bottes préférées, des santiags en daim rouge. Les talons biseautés claquent sur le sol carrelé. Sous le duffel-coat de son père il porte un gilet sans manches arlequin, qu'il a lui-même confectionné sur la vieille machine à coudre Singer de sa mère, à partir d'une chute. Ces vêtements qui lui ont valu d'être montré du doigt et raillé aussi bien à Koppom qu'au lycée d'Arvika ces trois dernières années.

Il est quoi ? New wave ? Cold wave ? Dark wave ? Nouveau romantique ?

La plupart du temps ils l'ont surtout traité de sale pédé.

Ils n'avaient pas tort. Ils le savaient avant lui.

Sale pédé.

C'est exactement ce qu'il est.

Mais un sale pédé qui leur a échappé. Il les a tous plantés là. Ils n'existent plus. Ils ont définitivement cessé d'exister. Comme quelque chose dont on se débarrasse en se secouant et qu'on abandonne.

Avec à la fois un haussement d'épaules et un frisson.

Avec dans la bouche un arrière-goût amer de cendre et de bile.

Avec des santiags en daim rouge aux talons biseautés qui claquent contre le marbre dans le grand hall de la gare centrale, avec un mince gilet arlequin sur son corps chétif.

Avec un cœur qui cogne comme après la dose de nicotine envoyée par la première cigarette du matin.

Et on ne se retourne pas ! On ne se retourne surtout pas. Parce qu'on leur a échappé. On a échappé à ce Koppom de merde et ce collègue de merde et ce lycée de merde et cet Erik de merde et ce Conny de merde et ce Henning de merde et à tout ce Värmland puant et dégoulinant de merde. Ils ne peuvent plus l'atteindre.

Il remodèle la honte. Il va en faire une identité et une fierté.

Au milieu du grand hall principal de la gare, il y a un trou dans le sol, une ouverture circulaire entourée d'un garde-fou, un rond d'où on peut regarder les gens à l'étage inférieur, dans leurs allées et venues précipitées entre les voies des trains de banlieue et les quais de la station de métro T-Centralen. Ce rond est le point de rencontre naturel de la gare centrale de Stockholm. Ce rond est le centre de l'univers, autour duquel tourne le monde entier.

Rasmus sait très bien comment dans le langage courant on surnomme ce rond, ce trou, cet orifice.

La Rondelle.

S'il y a une chose de Stockholm que connaissent tous les petits ados suédois de sexe masculin sans même y être allés, c'est ça : Les pédés, on les retrouve à Stockholm ; et les pédés, entre eux, ils se retrouvent à la Rondelle, où ils se draguent pour rentrer ensemble chez les uns ou chez les autres ; et, une fois là-bas, ils se font défoncer... la rondelle. Beurk ! C'est carrément dégueu, comme truc ! De la merde sur la bite !

Combien de fois Rasmus a fantasmé, presque fébrilement, sur cette fameuse Rondelle.

À l'instant même où il gravit les dernières marches de l'escalier, Rasmus la voit. Pour de vrai, pour la première fois. Il s'est détaché du flot principal des gens qui poursuivent leur chemin vers la bouche du métro. Ce lieu n'a cessé d'être son but ultime.

Sous peu il ira chez sa tante chez qui il va loger, mais d'abord il doit la voir : la Rondelle. Ça fait dix-neuf ans qu'il attend. Et il n'en peut plus d'attendre.

Lorsque Rasmus aperçoit le garde-fou métallique qui entoure l'ouverture circulaire dans le sol, son cœur bat contre les poumons et les côtes, il a presque du mal à respirer. Il entend résonner comme un écho autour de lui quand il s'en approche. Il a l'impression d'être dans une église, une cathédrale, et le rond est un autel. Un lieu de sacrifice. Il est Isaac, le fils d'Abraham, et il sera sacrifié ici. Il porte lui-même les bûches sur lesquelles son jeune corps blanc sera posé.

Leur grande bible familiale, à Koppom, renferme un chromo de la scène :

le jeune Isaac, les mains liées dans le dos, dénudé, le corps blanc et brillant offert, de petits tétons dressés ; et on voit très nettement Abraham, une main énorme sur le visage de son fils, brandissant un poignard pour le lui planter dans le corps.

Mais, dans le coin supérieur gauche, surgit un ange, une main posée sur le bras d'Abraham et l'autre tendue d'une façon un peu apprêtée, un peu chochette.

Rasmus sait pourquoi l'ange arrête Abraham dans son geste.

L'ange veut Isaac pour lui tout seul.

Rasmus s'approche de la Rondelle.

Accoudés au garde-fou – dont Rasmus remarque maintenant seulement qu'il forme une grille en fer forgé ouvragée, décorée de motifs représentant des indigènes et des animaux d'Afrique –, trois immigrés sont en train de discuter. Ils fument. De temps en temps ils jettent un œil au fond du trou.

Ce sont eux, les pédés ?

Il voit un monsieur d'un certain âge aller et venir, comme s'il flânait.

Lui aussi en est un ? Comment savoir ?

Certains sont sans doute ici parce qu'ils attendent un rendez-vous. D'autres passent, sortant du train ou y allant, sans même connaître la nature très particulière de cet endroit.

Il avise à quelques mètres de distance un mec adossé à un pilier, qui a peut-être dix ans de plus que lui, avec une veste en daim marron clair à franges. Rasmus pose ses valises sous prétexte d'allumer une cigarette.

Et il les observe, les hommes. Les trois immigrés. Le vieux. Le mec devant le pilier.

Ici, il a le droit. Il a le droit de les regarder, de les dévorer du regard. Les hommes.

Il remarque un autre mec avec un blouson en jean fourré et des cheveux permanents. Il a l'air ivre ou nerveux, en tout cas il ne tient pas en place. Puis Rasmus note la présence d'un homme, la quarantaine peut-être, qui ressemble à n'importe quel employé de bureau avec son trench-coat, costume et attaché-case.

Et subitement il la sent. L'électricité. Les tensions qui circulent entre l'homme devant le pilier, le vieux, l'homme au blouson en jean et l'employé de bureau. Ils ressortent plus nettement que les autres, comme si les passants devenaient invisibles, comme s'ils appartenaient à un autre monde, à une autre réalité.

Il en a maintenant la certitude : il peut les *sentir*. Et il sait qu'ils peuvent le sentir, lui. Eux, les extraterrestres. Ceux qui sont comme lui.

Il reste hésitant par rapport aux immigrés. Certes ils l'ont remarqué, mais ils retournent très vite à leur conversation. Alors peut-être est-ce lui, tout bonnement, qui désire qu'ils soient là pour draguer.

Surtout l'un d'eux : un jeune homme aux yeux ténébreux, avec l'ombre d'une barbe foncée et une sorte de nonchalance dans son attitude. Il excite Rasmus au point que le sang afflue dans son cœur et qu'il en a la bouche sèche.

Voilà, il est enfin arrivé. Il est arrivé parmi les pédés.

Ils se surveillent. Il s'en rend maintenant nettement compte, les hommes dans ce champ de force qui émane du rond se surveillent : ils se jettent des regards, des œillades. Ils sont conscients de la position des uns et des autres, même quand ils ont le dos tourné.

Rasmus a fini sa cigarette. Il a beau se creuser les méninges, il ne trouve aucun autre prétexte qui lui permette de rester. Il reprend ses valises, passe lentement devant les immigrés, ose jeter des coups d'œil furtifs vers le plus mignon des trois, tente de capter son attention. Pendant quelques secondes, ils se dévisagent. Rasmus sent qu'il est évalué, jaugé, jugé.

Puis le mec mignon se détourne. L'occasion vient de lui passer sous le nez. Rasmus vient d'être rejeté.

Il a soudain honte de ses vêtements. Peut-être qu'il a une dégaine trop outrancière, peut-être que dans un lieu comme celui-ci il devrait s'habiller de façon plus ordinaire, ne pas trop se distinguer. C'est sans doute pour ça qu'il a été éconduit. Ou à cause de son physique, parce qu'il n'est pas assez beau. À moins que l'immigré ne soit pas pédé.

Or voilà que le mec en costard lui lance un regard. Un coup d'œil rapide, craintif, qui cependant ne prête pas à confusion.

Sans vraiment le vouloir, Rasmus lui adresse un sourire. Presque insaisissable, mais un sourire quand même. Puis il détourne vivement la tête et rougit. L'autre l'imité, tout aussi vivement. Il sursaute, un peu comme s'il venait de recevoir une décharge électrique.

Et de nouveau leurs regards se croisent, rapidement. Tout le temps rapidement.

Le mec en costard semble lui envoyer un message muet, de façon aussi imperceptible que possible.

Seigneur ! Ça tourbillonne dans la tête de Rasmus. Qu'est-ce qu'il est en train de faire ?

Le sang afflue dans son sexe, il bande.

Le mec en costard n'est pas du tout son genre. Ce sont plutôt les mecs dans le style de l'immigré et du contrôleur qui habitent ses fantasmes – or il

se trouve que lui, le petit provincial, est totalement dépourvu de la capacité de dire non (ce qu'il ne va pas tarder à découvrir lui-même) : il prend ce qui s'offre à lui, il va prendre tout ce qui surgira sur son chemin. C'est comme ça, tout simplement.

Dans sa sexualité, il n'a pas de volonté propre. Il suit le moindre petit souffle de vent.

Comme lorsqu'il était enfant et que quelqu'un lui disait : « Ferme les yeux et ouvre la bouche ! », pour ensuite y fourrer un bonbon ou autre chose.

Il ferme les yeux et ouvre la bouche.

Il voit maintenant qu'aussi bien le vieux que l'homme au blouson en jean fourré observent leur petit jeu, au mec en costard et lui. Il sent une vague de chaleur le parcourir. Il est au centre de leur attention.

Le mec en costard s'écarte un peu. Se retourne. Lui adresse un nouveau regard fugace, un hochement de tête fugitif, une question muette.

Qu'est-il censé faire ? Lui rendre son hochement de tête ? Avancer à son tour ? C'est un pas de deux qu'ils exécutent. Ça au moins il le comprend. Il se fend d'un mouvement brusque de la tête dont il ignore la nature exacte. C'est peut-être un hochement.

Puis le mec en costard se retourne et le scrute. Rasmus prend une profonde inspiration, accepte.

Qu'il en soit ainsi, pense-t-il. Il ne s'agit pas ici de vouloir. Il s'agit uniquement de fermer les yeux et d'ouvrir la bouche.

Il se prépare à le suivre.

Rasmus voit alors le mec devant le pilier, celui avec la veste en daim à franges, s'extraire soudain de son territoire près du pilier et filer droit sur lui d'un pas étonnamment rapide. Le courant qui passe entre Rasmus et le mec en costard est coupé net.

Rasmus est pris par surprise, chamboulé.

Le mec inconnu sort en habitué une cigarette et, avec un accent traînant, demande sans chichis :

– Salut, mon cœur. Tu n'aurais pas du feu par hasard ?

Rasmus est décontenancé. Son regard flotte du côté du mec en costard qui, après s'être figé, se sauve d'un seul coup vers la sortie.

– Si, bien sûr, murmure Rasmus.

Il pose ses valises et cherche le briquet dans les poches de son duffel-coat. L'homme à la veste en daim allume sa cigarette en courbant la main autour de la flamme du briquet Bic, à croire que le hall de gare est traversé de courants d'air.

En même temps, il plonge son regard dans les yeux de Rasmus et le sonde.

Il a des yeux bleus. Un bronzage artificiel. Une frange décolorée et lissée au sèche-cheveux. Un âge indéterminable. La trentaine peut-être.

Il fixe Rasmus de ses yeux bleu acier. Celui-ci est désemparé jusqu'à ce que l'autre tourne la tête.

L'homme sourit, lui dit merci. Ses yeux scintillent.

Rasmus bégaie quelque chose et désigne maladroitement ses valises, un alibi parfait pour expliquer qu'il passait ici par hasard, qu'il s'est juste arrêté à la Rondelle, fortuitement, qu'il ne savait pas, qu'il ne sait pas, qu'il n'est pas, qu'il s'est arrêté ici en passant, rien de plus.

– Bien sûr, dit l'homme à la veste en daim, à croire qu'il lit Rasmus comme un livre ouvert. Tu es attendu quelque part et tu es un peu pressé. Mais c'est évident ! Oh, quelle gourde je fais ! On se verra une autre fois, voilà tout.

Il lui fait un clin d'œil.

Rasmus pique un fard et s'entend souffler :

– Oui, une autre fois.

Et là, c'en est trop pour lui : il prend ses valises, tourne les talons et quitte les lieux à grandes enjambées. Il se fiche du mec en costard, il se fiche de tout. Il dévale l'escalier, il fonce vers le flot rassurant et anonyme des usagers du métro.

Il est excité. Excité et étourdi et terrorisé.

Il disparaît dans le grouillement de la foule.

C'est si difficile à comprendre, c'était une époque si différente. Et il est si loin, l'automne 1982 que décrivent ces événements ; il semble remonter à des temps immémoriaux.

À peine trois ans plus tôt, l'homosexualité était encore officiellement classée parmi les maladies mentales et cataloguée comme telle par la société. Les psychiatres les plus éminents du pays, Johan Cullberg en tête, qualifiaient l'homosexualité de tare. L'homme homosexuel était une pauvre petite chose infantile et tourmentée, un sujet dont le développement s'est arrêté au stade anal, une créature pathétique, rivée à sa mère, dépendante d'autrui.

Les ouvrages publiés en suédois dans ce domaine, tel *L'homosexualité* aux éditions Wahlström & Widstrand, qui revendiquaient un esprit libre et une bienveillance – ou qui ont « *cherché à donner une image moderne et dépourvue de préjugés aux nombreux problèmes associés à cette déviance singulière* » –, assuraient eux aussi sur leur quatrième de couverture que l'accent avait été mis sur « *les possibilités de prévenir le développement homosexuel* ». Ce livre permettait entre autres de connaître les histoires que le zoologiste Mogens Højgaard avait à raconter sur les « *pulsions déraillées dans le monde des animaux* ».

Pendant qu'on y était, on pouvait en partie accuser les premiers militants homosexuels en Allemagne des dernières décennies du XIX^e siècle et des premières du XX^e, tels que Karl Heinrich Ulrichs, Karl Maria Kertbeny et Magnus Hirschfeld, d'avoir apposé l'étiquette « maladie » à l'homosexualité. Alors qu'ils menaient tout bonnement un combat politique délibéré pour débarrasser celle-ci de son statut de vice corrupteur et la transformer en une anomalie biologique, en un caprice tragique de la nature – pour pouvoir ainsi plaider contre le paragraphe de la loi qui interdisait l'homosexualité et la frappait d'une peine de prison.

Car comment pourrait-on punir quelqu'un pour sa « *nature* », fût-elle extrêmement pathologique ? (Encore de nos jours, il n'est pas rare d'entendre dans une même phrase que, en tant qu'homosexuel, vous êtes à la fois vicieux et malade, à la fois immoral et anormal – et tant pis si l'un devrait exclure l'autre.)

C'est si difficile à comprendre, c'était une époque si différente. Nous nous imaginons aujourd'hui la Suède comme un pays libéral, presque magnanime, et nous pensons qu'elle l'a plus ou moins toujours été. Or, au début des

années 1980, le plus grand quotidien du pays, *Dagens Nyheter*, refusait de publier des faire-part de décès où le défunt était un homme pleuré par un autre homme.

Avec pour argument que c'était « *indigne* ». Il était indigne pour un homme de pleurer un autre homme.

Aussi, en bon adolescent tâtonnant et incertain que vous étiez, pour peu que vous vouliez trouver une référence identificatoire, la plus infime qui soit, vous vous voyiez contraint, à l'instar de Rasmus, de vous faufiler à la bibliothèque d'Arvika puis, une fois sûr d'être à l'abri des regards, de chercher au fil des rayonnages de la rubrique « Médecine » une confirmation dans les livres : la confirmation que vous existiez, que vous étiez bel et bien réel.

Puis vous restiez assis là, accroupi, le cœur battant, et essayiez de lire des choses qui vous concernaient. Vous lisiez les qualificatifs « *malade* » et « *déviant* », vous lisiez les qualificatifs « *malheureux* », « *vicié* » et « *perverti* », vous lisiez les qualificatifs « *dépravé* », « *anormal* », « *répugnant* », « *non désiré* » – et vous accueilliez ce chapelet de qualificatifs à bras ouverts, car ils confirmaient au moins que vous existiez et qu'il y avait d'autres personnes comme vous.

Au lycée, le manuel scolaire de biologie comportait vers la fin du chapitre consacré à la sexualité un petit paragraphe sur les déviances et les perturbations de la pulsion sexuelle. Dans celui-ci, le mot *homosexualité* brillait comme en lettres de feu. Il bondissait hors de la page, ce mot. Il vous collait à la peau et vous laissait rougissant de honte. Et votre seul espoir, c'était que personne dans la classe ne lise ce passage en même temps que vous, que personne ne vous regarde – et comprenne.

D'une manière tout aussi naturelle, l'homosexualité était soit amalgamée à l'exhibitionnisme, à la pédophilie et à la zoophilie, soit expédiée en tant que phase passagère au cours de l'adolescence : à ce stade, on pouvait effectivement être un peu hésitant sur son identité et sa sexualité.

Au lycée Solberga, Rasmus avait un professeur de musique qui avait un jour fait écouter à la classe un ballet de Piotr Tchaïkovski en expliquant que, si cette musique était pathétique, elle l'était aussi parce que le compositeur avait été homosexuel et obligé de se suicider à cause de ses penchants. On lui avait même *ordonné* de le faire.

Ce devait être la seule fois pendant sa scolarité, hormis à la lecture du petit paragraphe portant sur les déviances à la normalité, que Rasmus apprenait qu'il était « *pathétique* » et qu'on attendait de lui qu'il se suicide.

A posteriori, Rasmus se rappellera que ça l'avait effrayé, l'idée qu'on lui ait *ordonné* de se donner la mort.

Aller et venir, le pistolet serré dans sa main moite, et savoir qu'il serait obligé d'enfoncer le canon dans sa bouche et de presser la détente. Dans la pièce d'à côté patientaient des gens prêts à entendre la détonation qui mettrait fin à sa vie, le coup de feu qui montrerait qu'il était au moins capable de mourir comme un homme, à défaut de pouvoir vivre comme un homme.

Rasmus se voyait, enfermé, arpentant la pièce. Pleurant et reniflant et souffrant le martyr, hésitant et voulant vivre – mais sachant qu'il *devait* enfoncer le canon du pistolet dans sa bouche et presser la détente, alors que tout ce qu'il voulait vraiment, c'était vivre !

À n'importe quel prix, il voulait vivre !

Sachant qu'on lui avait pourtant ordonné de mourir.

En y réfléchissant bien, Rasmus se souvient que Sune Lindwall, leur professeur de suédois et de littérature, avait un jour lu un poème d'Oscar Wilde, pour ensuite raconter que ce poème avait été écrit quand il purgeait une peine de prison pour...

... et là le prof s'était tu.

Comme s'il s'asphyxiait. Comme s'il s'était soudain rendu compte de ce qu'il avait failli dire à ses jeunes élèves.

Il s'était tu, le visage cramoisi, la bouche ouverte, le regard fuyant... puis il avait enchaîné sur tout autre chose.

Oscar Wilde avait été condamné à la prison pour – et ensuite ce bloc de silence.

Ce silence. Ce mutisme.

Après la mort de la poétesse Karin Boye, sa famille avait brûlé tous les textes qui pouvaient l'associer à son lesbianisme ; et les lettres d'amour de Selma Lagerlöf à Sophie Elkan allaient rester sous le sceau du secret pendant encore une décennie.

Dans les rares articles de journaux qui parlaient d'homosexualité, et ce jusque dans les années 1980, vous étiez systématiquement désignés comme *les* homosexuels, pour bien *vous* distinguer du journaliste qui écrivait ou des lecteurs pour qui il écrivait.

Vous étiez l'autre, l'obscur étranger ; vous étiez *eux*, les pas-comme-nous, séparés du reste de la société ; vous étiez des séditeux, des frondeurs ; vous étiez l'un des pédérastes membres de cette grande mafia sexuelle.

Les homosexuels étaient une conspiration d'hommes efféminés et précieux dont les mœurs perverses ne supportaient pas le grand jour, qui menaçaient la saine et franche normalité suédoise.

Si l'un de ces homosexuels était interviewé dans la presse, on lui donnait un nom fictif – par égard pour la position sociale de l'interviewé –, confirmant

ainsi le poème d'Alfred Douglas, amant d'Oscar Wilde, sur « *l'amour qui n'ose pas dire son nom* ».

Le pédéraste interviewé était également photographié de dos pour qu'on ne puisse pas identifier son visage, et ce dos anonyme, toute sa personne fictive et fuyante, était ainsi considéré comme une énième confirmation que le pédéraste était justement cet autre, cet obscur étranger ; et contre lui, non seulement on *pouvait* mais on *devait* légiférer pour se protéger, pour protéger la société et surtout pour protéger la jeunesse, attendu que l'homosexualité était un poison qui pouvait se répandre sans retenue, une maladie contagieuse et une abomination qui, quoique répugnante, était néanmoins supposée être irrésistiblement attirante pour un jeune homme faible et influençable.

Des journalistes et écrivains tels que Vilhelm Moberg ou Ture Nerman, qui d'ordinaire s'érigeaient en défenseurs de la démocratie et en preux chevaliers dans la lutte contre la gangrène du système judiciaire, se comportaient dans les années 1950 en véritables chiens de chasse surexcités face aux homosexuels – et cela une dizaine d'années seulement avant la naissance de Rasmus.

Des vagues successives de traques des homosexuels avaient déferlé sur le pays dans les années 1950, nées sous le fouet de journaux tels que *Stockholms-Tidningen*, *Dagens Nyheter*, *Expressen*, *Aftontidningen* et *Arbetaren*, des journaux qui sans le moindre esprit critique publiaient des ragots, des informations non vérifiées et de pures inventions en les faisant passer pour la vérité. On y pérorait sur des messes noires, sur des bordels à pédérastes, sur des médecins sadiques qui brûlaient des jeunes gens avec des cigarettes et sur une confrérie secrète homosexuelle où l'on s'épaulait mutuellement.

Pendant cette époque paranoïaque, les quotidiens ne reculaient pas devant des gros titres tels que : « ORGIES HOMOSEXUELLES DANS DES BRUMES PERPÉTUELLES DE DROGUES » (*Aftontidningen*), « LES SCOUTS METTENT LES HOMOSEXUELS SUR LISTE NOIRE, PURGE DES DIRIGEANTS SOUPÇONNÉS » (*Aftontidningen*), « COUP DE FILET PARMIS LES HOMOSEXUELS, QUATORZE HOMMES ARRÊTÉS À STOCKHOLM » (*Dagens Nyheter*), « 46 HOMMES MIS EN EXAMEN POUR ATTEINTE SEXUELLE SUR MINEUR, GRAND NETTOYAGE CHEZ LES HOMOSEXUELS » (*Aftontidningen*), « 450 GARÇONS EN INTERROGATOIRE SUR LEUR HOMOSEXUALITÉ » (*Expressen*), « 1000 JEUNES GENS SAUVÉS DU BOURBIER HOMOSEXUEL » (*Aftonbladet*).

Rasmus et les copains de sa génération sont nés dans la houle laissée par ces vagues de haine et de traque, ils ont grandi dans son ombre, chacun de son côté, sans se connaître les uns les autres, à une tout autre époque que la nôtre aujourd'hui.

Une époque de dissimulations, de cachotteries, de mensonges et de secrets.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'Allemagne de l'Ouest a conservé le paragraphe 175 de son code pénal, un article de loi qui criminalisait les relations homosexuelles et a envoyé ces hommes dans les camps de concentration. Marqués du triangle rose, ils se sont retrouvés au bas de la hiérarchie qui régnait entre les déportés ; il existe des histoires de prisonniers homosexuels qui ont tué pour s'emparer d'une étoile jaune. En 1982, on refusait toujours aux survivants homosexuels des camps de prendre en compte ces années de déportation pour le calcul de leur retraite, puisqu'ils avaient été légalement condamnés.

À quelques décennies seulement de distance, mais à une époque si radicalement différente. La libération sexuelle qui existait était si récente. Si diaphane, si désespérée, si presque impensable.

On pouvait remarquer les changements comme une fonte de neige qui goutte des toits même si cette même neige recouvre encore le sol d'un épais manteau.

En 1970, le Premier ministre Olof Palme répondait par exemple en ces termes à une lettre d'un certain Sören Klippfjell d'Örebro :

L'on ne doit pas blâmer moralement des personnes sous prétexte que leurs pulsions sexuelles s'orientent dans une autre direction que celle du plus grand nombre. [...] L'école doit expressément prendre ses distances avec la moindre tendance qui irait vers une attitude de discrimination raciale dans le domaine de la vie sexuelle.

À Stockholm, inspirés par le mouvement gay américain, les gays et les lesbiennes suédois avaient pendant quelques années fêté par une marche la « Journée de la Libération homosexuelle » – ainsi que la Gay Pride s'appelait à l'époque –, en souvenir des émeutes de Stonewall à New York en 1969. Des personnes plus offensives et plus enclines à la lutte avaient entre-temps repris les rênes de la RFSL, l'organisation de défense des droits des homosexuels fondée en 1950.

Les premières années de la marche, seules quelques rares personnes défilaient dans le centre de Stockholm en scandant des slogans tels que « *Regardez-nous sur les boulevards, montrez-vous et sortez du placard !* » et « *On n'est pas des bêtes curieuses, on est des folles furieuses !* ».

En 1982, l'année où Rasmus est arrivé à Stockholm, la journée de la Libération homosexuelle avait grossi jusqu'à se prolonger sur une semaine

entière à la fin du mois d'août, elle se clôturait par une marche le samedi puis, le dimanche, par un culte dans l'église Storkyrkan auquel assistait même l'évêque de Stockholm, Lars Carlzon.

Un peu plus de mille personnes avaient défilé – et chacun s'accordait à affirmer qu'il s'agissait d'un succès énorme.

Mille hommes et femmes courageux.

Les rues étaient bordées de passants qui regardaient, de badauds qui fixaient les manifestants comme des phénomènes de foire ou des animaux exotiques dans un zoo, tandis que d'autres observaient avec une certaine distance, timidement, le cœur battant la chamade et dans la tête le rêve vertigineux de trouver un jour le courage de participer à ce cortège.

Montrez-vous et sortez du placard.

Vivre sa sexualité au grand jour à Stockholm était difficile, quasiment impossible dans une petite ville suédoise telle que Karlstad ou Arvika, alors dans un trou perdu comme Koppom... c'était carrément impensable. Et si tant est qu'on y ait pensé, on aurait éclaté de rire tellement ça paraissait saugrenu !

Vous déménagiez donc de la campagne vers l'anonymat de la capitale, où les chances de rencontrer des pairs étaient infiniment plus grandes. Vous arriviez de partout.

Comme des sortes de pèlerins. En quête. Assoiffés. Comme le cerf assoiffé a hâte d'atteindre l'eau du ruisseau.

L'un après l'autre, vous arriviez. Pour vous unir, pour devenir plus nombreux, pour devenir moins seuls.

Vous quittiez votre lieu de naissance, votre famille et votre ancienne vie pour en commencer une nouvelle, plus libre, plus vraie, à Stockholm. Comme le patriarche Abraham partait en laissant tout derrière lui pour suivre le dieu inconnu qui lui avait promis un nouveau pays.

Vous tous arrivant dans la capitale aviez un long voyage derrière vous. Vous portiez pour une majorité d'entre vous une histoire la plupart du temps remplie d'exclusion, de solitude et de mensonges, vous étiez comme couverts de plaies qui refusaient obstinément de guérir, qui restaient constamment à vif ou qui se rouvraient sitôt que vous les touchiez.

Vous deviez voyager si loin pour arriver enfin chez vous.

Paul, l'homme qui s'est approché de Rasmus avec le prétexte de lui demander du feu, voit Rasmus s'en aller, anéanti.

Amusé, il souffle la fumée par le nez et regarde s'éloigner ce garçon troublé. Il note ensuite que l'homme au blouson en jean fourré est visiblement lui aussi en chasse. Il ne peut s'empêcher de sourire. L'autre jette un regard par-dessus son épaule et prend le chemin de la sortie.

Paul acquiesce d'une façon presque imperceptible et le suit à pas lents. Ils sortent de la gare à une dizaine de mètres l'un de l'autre. L'homme au blouson en jean tourne la tête à intervalles réguliers pour s'assurer que Paul le suit toujours.

C'est la partie du rituel que Paul trouve la plus excitante : lorsqu'on a quelqu'un accroché à son hameçon et qu'on commence doucement à ramener la ligne. Même s'il est difficile de dire qui a capturé qui.

Il adore cet instant, quand l'autre se retourne pour vérifier s'il est toujours là. Un regard rapide qui révèle son empressement. Ensuite, selon les règles du jeu, il doit de nouveau tourner la tête, ne pas trop montrer qu'ils se sont tapés dans l'œil.

L'autre doit ouvrir la marche et ne pas douter que Paul le suit. C'est aussi lui qui décide de l'endroit où ils iront, forcément puisqu'il ouvre la marche.

Il a peut-être une voiture garée tout près. Un appartement, c'est peu probable. Très peu de mecs habitent ici, dans le centre de Stockholm : il y a surtout des bureaux et des magasins.

À plusieurs reprises, Paul s'est tapé des mecs dans les ascenseurs puant la pisserie de la ligne bleue du métro.

Bien sûr, ils pourraient s'enfermer dans un des cinémas porno du coin, mais a priori ce n'est pas là qu'ils vont. L'homme au blouson en jean fourré se dirige vers l'île de Kungsholmen, sous le viaduc du pont Centralbron. Ils baisseront probablement contre un mur de l'hôtel de ville ou alors en face, dans les buissons, devant l'ancien hôpital Serafimer situé près du canal.

Pour celui qui cherche dans le centre de Stockholm à tirer son coup vite fait avec un partenaire anonyme, ce ne sont pas les possibilités qui manquent. Pour peu qu'on les connaisse, elles surgissent et sont soudain très apparentes. Comme tant d'autres ³⁴parcs de la capitale, le square et le parking devant l'hôpital Serafimer, ainsi que le sentier piétonnier le long

du canal vers la rue Kungsgatan, se remplissent au crépuscule d'hommes solitaires en promenade. Quand les yeux se sont accommodés à l'obscurité du soir, on distingue nettement des ombres bouger entre les sortes d'alcôves qui ornent la façade est de l'hôtel de ville et le bosquet d'arbustes, à l'endroit où le gazon se transforme en un petit mamelon de nature préservée au bord de l'eau.

Dans cette partie constituée d'une surface rectangulaire très délimitée, la tradition veut que les hommes qui cherchent du sexe avec d'autres hommes se retrouvent pour des rencontres rapides et silencieuses.

Car, ici, tout se passe rapidement et en silence. Discrètement. Ici, la communication se fait par coups d'œil, gestes furtifs, hochements de tête. Ici, on ne lambine pas pour bavarder. Ici, on cherche et on trouve ou bien on s'en va.

Paul suit l'autre homme à dix mètres de distance. L'homme se retourne de temps en temps pour contrôler que Paul le talonne toujours. Il a accéléré un peu le pas, franchit en vitesse le petit pont vers la pointe sud de Kungsholmen, puis il traverse la rue en direction de l'hôtel de ville et disparaît du côté est : il disparaît dans l'obscurité du crépuscule.

Le pont porte toujours les reliques des dernières élections parlementaires : affiches et pancartes électorales, toutes un peu de traviole, recouvertes de graffitis ; certaines détruites par des coups de pied, d'autres juste arrachées, comme des confettis par terre lorsque la fête est finie et que tout le monde est parti.

« SAUVEGARDONS LA FAMILLE ! » s'écrie l'affiche des modérés. « MOINS D'IMPÔTS ! » proclame une autre. Parmi les nombreuses pancartes des partis de droite, le parti de gauche – les Communistes a réussi à glisser quelques malheureuses annonces. « LA PAIX ! » peut-on y lire.

Paul a voté pour le parti de gauche. Il n'est pas communiste pour deux sous et n'a pas d'inquiétude particulière pour la sauvegarde de la paix. En revanche, il a de la sympathie pour Jörn Svensson, très actif au sein du parti et le seul parlementaire à s'être jamais soucié des homosexuels, qui année après année dépose inlassablement des motions sur ce sujet et interpelle les ministres de tutelle. Il est sans doute le seul député qui se souciera des homosexuels, les autres partis ne veulent pas toucher à cette question, ne serait-ce que du bout des doigts.

Jörn Svensson est même venu prononcer le discours de clôture après la marche du mois d'août. C'était courageux de sa part. En plus il a bien parlé : « *L'amour humain peut prendre de nombreuses expressions. Il peut être violent et passionnel. Il peut être tranquille et modeste. Il peut être jubilatoire et tragique.* »

Il peut être angoissé et souffrance. Il peut être pathétique et même un peu ridicule. Mais il y a une chose qu'il ne peut jamais être : Il ne peut jamais être honteux. »

Instinctivement, Paul inspecte les lieux du regard quand il traverse la rue en direction du terrain sur la façade est de l'hôtel de ville où l'homme au blouson en jean fourré s'est réfugié.

Paul et l'inconnu ne sont pas seuls ici. De ce côté du bâtiment, d'autres hommes silencieux évoluent entre un groupe de buissons et les niches dans les murs.

C'est une sorte de danse. Ils suivent une chorégraphie bien orchestrée. Changent de place et de position. S'approchent les uns des autres. Se rejoignent et se séparent à nouveau. Chacun est prudent, attend de préférence que l'autre prenne l'initiative. Aucun ne veut se mettre à nu trop vite.

Ce ne sont que des hommes, des hommes ordinaires qui se déplacent dans les lieux publics de la ville. Comme les hommes l'ont toujours fait. Car le soir, et surtout la nuit, la ville leur appartient. Ils sont des hommes ordinaires. Ils n'en sont pas, *eux*.

Paul et l'homme au blouson en jean fourré ont déjà terminé cette partie de l'acte qui correspond à une invitation à la danse. Ils se sont choisis, ils vont maintenant droit au but.

L'homme attend déjà dans une des niches, le pantalon déboutonné. Il est à moitié dissimulé par le mur de brique rouille. Pour la première fois ils se font face. L'haleine de l'homme sent l'alcool. Il a des yeux brumeux. De près, Paul voit qu'il est plus âgé qu'il en avait l'air, avec ses cheveux permanentés et son jean serré. Tant pis, ça fera l'affaire. La nuit, tous les chats sont gris.

L'homme glisse sa main dans son slip et extirpe sa bite à moitié raide.

– Mais regardez-moi ça ! lâche Paul avec son fort accent du Södermanland. Et tout ça pour moi !

Il sourit, écrase sa cigarette par terre et, à l'abri de l'obscurité du soir, il se met à genoux.

Soirée d'octobre. Il n'est que vingt heures mais la nuit est déjà tombée. Benjamin effectue comme d'habitude son service du champ. Il se trouve au deuxième étage d'un immeuble fatigué de la rue Sankt Paulsgatan. Il appuie sur une sonnette, attend.

Et c'est cet instant très précis qui provoque chaque fois en lui une exaltation : lorsque, prêt à témoigner en faveur de Jéhovah, il sonne chez un parfait inconnu et que la porte s'ouvre enfin. Il doit alors se présenter, assumer qu'il est face à un étranger, dire : « Je suis Benjamin et je suis un serviteur de Jéhovah. »

L'homme qui ouvre aujourd'hui la porte de son appartement tient une cigarette à la main. Ses cheveux décolorés laissent apparaître des racines noires, sa peau bronzée mais un peu desséchée trahit un passage prolongé au solarium. Quand il constate que la personne qui vient de sonner chez lui n'est autre qu'un Témoin de Jéhovah, son visage s'illumine d'un large sourire aussi ravi qu'inattendu et, avec un accent du Södermanland à couper au couteau, il s'exclame :

– Non mais regardez-moi qui nous avons là ?

L'homme se passe la langue sur les lèvres.

Benjamin décroche ce sourire mesuré au millimètre près qu'il utilise toujours lors du premier contact, pendant qu'il prend la température, après quoi il prononce ses phrases rituelles d'introduction.

– Bonjour, je m'appelle Benjamin Nilsson, je suis Témoin de Jéhovah. Si vous le voulez bien, j'aimerais vous montrer quelques brochures...

L'autre l'interrompt.

– Et moi c'est Paul. Mais entre, bon sang ! Ne reste pas planté là !

Il ouvre la porte en grand et disparaît au fond de l'appartement. Après quelques secondes d'hésitation, car il n'est pas très fréquent qu'on l'invite d'emblée à entrer, Benjamin lui emboîte le pas. Il se fraie un chemin à travers un vestibule encombré de chaussures, santiags et rangers, où un foulard palestinien accroché avec négligence à un cintre et un châle de soie côtoient un blouson en cuir blanc, une veste en daim à franges et un perfecto noir clouté avec des chaînes.

L'homme n'attend pas Benjamin, il file dans le séjour sans cesser de bavarder à la vitesse du battement d'ailes d'un papillon.

– Tu veux quoi ? Du café, du vin, un gin tonic ? Mais... que je suis gourde !
Si ça se trouve tu ne bois pas puisque tu es croyant et pratiquant ?

Benjamin secoue la tête pour avoir le temps de suivre.

– Je veux bien un café, merci.

L'homme se retourne d'un seul coup et braque ses yeux sur lui.

– Mon ange, dit-il soudain avec sérieux et sincérité. Tu es tellement beau que je ferais n'importe quoi pour toi. Mais du café, là, ça ne va pas être possible. Je n'ai ab-so-lu-ment pas le temps. Ce sera de l'alcool ou rien !

Sa dernière phrase fait davantage l'effet d'une menace. Or il reprend très vite le ton de tout à l'heure, sur le mode du bavardage.

– Je suis en train de sortir mes décorations de Noël. Oui, je sais, je sais, on n'est qu'en octobre. Mais il y a tellement de babioles à installer. Enfin bon, tu sais ce que c'est.

Benjamin parcourt la pièce du regard, qui croule sous les cartons. Ils sont empilés par terre, sur le canapé, sur la table basse, et tous remplis de décorations de Noël : des boules pour le sapin, des pères Noël de petite et de grande taille, des pères Noël habillés et déshabillés, des guirlandes scintillantes et des guirlandes électriques, des bougeoirs de l'Avent, des broderies de Noël, des crèches, des napperons, des chèvres en paille...

– En fait, non, dit Benjamin. Vous comprenez, en tant que Témoin de Jéhovah, je ne fête pas Noël.

L'autre l'arrête en agitant la main.

– Nan mais j'hallucine, là ! Mon cœur, tu sauras que moi je suis juif. Et moi non plus je ne fête pas Noël. Mais là, on parle de décorer l'appartement. Et là, moi, j'adhère *complètement*. Tiens, assieds-toi donc ici. Moi c'est Paul. Et toi ton petit nom, c'est Benjamin, je crois. Un prénom d'une beauté in-sen-sée, soit dit en passant !

Il désigne à Benjamin un bout du canapé encore vide. Pas très rassuré, celui-ci s'assied et ouvre sa serviette.

– Donc, je disais, j'aimerais vous proposer quelques publications...

Paul se fait une place à côté de Benjamin.

– Tout ce que tu veux, mon cœur. Mais j'espère au moins que tu as cette image fan-tas-tique, là, tu sais : celle où le papa, la maman et leurs enfants pique-niquent avec un tigre et une brebis, ou je ne sais quelles bestioles, devant un lac dans les Alpes. Donne-moi ça !

Il lui arrache la brochure des mains et la feuillette. Il jubile en découvrant l'illustration dans les pages du milieu.

– Ouiii, la voilà ! J'hal-lu-cine ! Quelle image merveilleuse... Alors là, j'adhère complètement !

Il jette la brochure sur la table basse, se renverse dans le canapé et s'étire.

– Pardon, je t'ai coupé. Continue !

Benjamin est décontenancé. Il est habitué à rencontrer de la perplexité, de la méfiance, voire de la malveillance ; mais certainement pas un tel intérêt, si déroutant et tout en jacassements, venant d'un homme qui par-dessus le marché semble se ficher de ce qu'on a à lui transmettre et ne pense qu'à une chose : lui-même, sa propre personne.

– Si vous voulez bien, je pensais lire une citation de la Bible, la Révélation... commence Benjamin, en s'appropriant à déclamer les versets sur Dieu qui essuiera toute larme de nos yeux, lorsque l'autre l'interrompt à nouveau.

– Mais mon chou, je suis déjà partant à *fond*. Tu m'écoutes ou quoi ? Moi je me mets à genoux quand tu veux !

Il éclate de rire et offre une cigarette à Benjamin. Gêné, celui-ci secoue la tête.

– Nan mais j'hallucine ! Une secte capable de produire un tel *kitsch* !

Il fait un grand geste de la main vers le tract.

– Moi j'adhère mais im-mé-dia-tement. Rien que le fait qu'un apollon comme toi daigne sonner à ma porte et accepte d'entrer – chéri, mais moi je suis au septième ciel !

Paul rit de bonheur.

Benjamin rougit ! Lui à qui pourtant ça n'arrive jamais, voilà qu'il rougit. Il cherche désespérément une répartie, une réponse pertinente.

Depuis qu'il est gamin, Benjamin a participé chaque semaine dans la Salle du Royaume à un programme de formation intitulé École du ministère théocratique, qui prépare les Témoins aux entretiens qu'ils mèneront pendant leur service de prédication : les questions susceptibles d'être posées et la façon d'y répondre, les arguments susceptibles d'être avancés et les contre-arguments à leur opposer. L'enseignement prévoit aussi des jeux de rôle qui permettent de se plonger dans les différentes situations possibles qu'on risque de rencontrer sur le terrain.

Mais cette situation-là, cet enthousiasme troublant, cette insistance de la part d'un inconnu au bronzage artificiel et aux cheveux décolorés, cette fougue qui de plus ne semble pas concerner le message de Benjamin mais lui-même en tant qu'individu, personne ne l'y a jamais préparé. Ici, l'École du ministère théocratique le laisse dans la panade, tout comme *La Tour de Garde, Réveillez-vous !* et l'ensemble des livres et publications provenant du quartier général à Brooklyn.

Pour la première fois depuis qu'il accomplit son service du champ,

Benjamin est embarrassé. Il ne sait pas quoi répondre. Instinctivement il se met debout.

L'autre suit chacun de ses mouvements mais demeure silencieux, il attend impatiemment que Benjamin poursuive. Oui, évidemment ! Puisque c'est lui qui a sonné et a demandé s'il pouvait entrer, lui qui est censé proclamer la bonne nouvelle au sujet de l'amour universel de Jéhovah et du salut offert par Jéhovah.

Il se racle la gorge. Il ne trouve alors qu'une seule chose à dire, et il la dit sans savoir pourquoi :

– Je... je vous dérange peut-être ?

Paul le regarde sans comprendre.

– Mais pas du tout, voyons ! Où est-ce que tu vas chercher ça ?

Benjamin prend la décision de se retirer.

– Je pense que je ferais mieux de partir.

– Ah bon, déjà ? Ben, je ne peux pas t'en empêcher !

Paul se lève, surpris et même un peu déçu, et raccompagne poliment Benjamin à la porte. Il le regarde s'efforcer d'enfiler et de lacer ses chaussures le plus vite possible.

– En tout cas, maintenant tu sais où j'habite.

Benjamin a honte de l'admettre, mais il rougit encore. Haletant, il répond :

– Oui, maintenant je le sais.

– Et surtout, tu reviens quand tu veux, hein ?

L'autre lui offre un visage aimable, comme pour le rassurer.

– Je pourrais peut-être revenir dans une semaine... dit Benjamin peu sûr de lui. Si vous avez eu le temps de lire la brochure, je veux dire ! se dépêche-t-il d'ajouter, pour éviter toute ambiguïté.

Paul lève les yeux au ciel et sourit.

– Tu m'as déjà apporté le salut, mon cœur. Mais ça me ferait plaisir de te revoir !

Puis, repensant à quelque chose, il prend une profonde inspiration et déclare :

– Et tu devrais vraiment être des nôtres pour le réveillon ! Il y aura un tas de gens adorables. Tu ne peux quand même pas passer ta vie sans fêter Noël !

En s'apprêtant à quitter l'appartement, un pied déjà sur le palier, Benjamin retrouve son assurance habituelle de Témoin. Comme si le danger était en quelque sorte passé.

Sur le seuil, la situation ressemble enfin à celle qu'il connaît, qu'il a déjà vécue et maîtrisée un nombre incalculable de fois. Il arbore à nouveau son

sourire mesuré au millimètre près, qui d'une étrange façon lui donne toujours un avantage sur son interlocuteur.

– Merci, dit-il, c'est gentil de votre part. Je vais y réfléchir.

Il ne va évidemment pas y réfléchir. Mais, sur le moment, c'est la phrase la plus commode à prononcer.

Il fait un autre pas en arrière.

– Bon, je reviens dans quelques jours, alors ?

L'autre hausse les épaules.

– Comme tu voudras, mon chou ! gazouille-t-il. Tchao !

L'homme aux cheveux décolorés agite la main et referme la porte. Or elle se rouvre alors que Benjamin se dirige vers l'escalier. Il est obligé de s'arrêter. Il se retourne, prend un air étonné mais courtois. Et il est encore une fois confronté à ce sourire malicieux, à ce regard scrutateur.

– Une dernière chose, mon cœur, pour être sûr de ne pas avoir loupé un épisode...

Benjamin est désarçonné. Il ne comprend pas et répond, incertain :

– Oui ?

L'étranger fait une grimace comme s'il hésitait à révéler le fond de sa pensée, comme si la réflexion qu'il se faisait n'était pas *opportune* ou *appropriée*. L'instant d'après, il semble cependant se dire : Pff ! Et puis merde. On s'en fout. C'est comme ça, point barre. Du coup il y va franco, et sans détour. Il le dit. Comme un fait. Pas comme une question.

– Tu le sais, hein, que tu es homosexuel ?

En librairie le 7 septembre 2016

© Gaïa Éditions, 2016